

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 11 (1985)

Heft: 2

Vorwort: La jeunesse dans toutes ses marges

Autor: Buchmann, Marlis / Vuille, Michel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDITORIAL

LA JEUNESSE DANS TOUTES SES MARGES *

Marges de manoeuvre des jeunes générations pour s'installer dans la société industrielle avancée sur les plans scolaire, du travail et familial; conduites marginales de jeunes confrontés au déclassement, à la vie précaire ou même au "no future" imposés par la crise économique.

Marlis Buchmann & Michel Vuille

Analyser aujourd'hui les rapports entre les jeunes comme classe d'âge et les transformations de la société des adultes tient de la gageure !

D'abord, parce que le "reflux" des mouvements de jeunes et de la contestation juvénile (déployés au début des années 80 - cf. à ce propos l'Atelier paru dans le No 1/84 de la Revue suisse de sociologie) oblige à déplacer le regard sociologique vers d'autres aspects moins visibles et plus silencieux des modes de vie des jeunes;

ensuite, parce que les grandes mutations que connaît la société industrielle avancée affectent simultanément, bien qu'avec des différences notoires, les grandes classes d'âge auxquelles on fait couramment référence à notre époque - de la prime enfance au stade ultime de la vieillesse, via la jeunesse et l'âge adulte - sans qu'un tableau d'ensemble, articulé et fiable, soit déjà disponible qui permette de saisir la dynamique et les orientations nouvelles dont nous sommes à la fois sujets et objets;

enfin, parce que les changements sont structurels et culturels, les deux ordres de phénomènes étant interdépendants ! Qui plus

* La mention d'auteurs suivie de [2/85] se réfère aux textes qui composent ce Numéro spécial.

Les exigences pratiques liées à la période de rédaction et le fait que le français est la langue commune la mieux maîtrisée par les deux auteurs ont motivé la rédaction de cet Editorial en français.

Nous remercions toutes les personnes qui ont contribué à la rédaction de ce Numéro spécial. Grâce à elles, cette œuvre collective de longue haleine a trouvé les voies de sa réalisation. Qu'elles en soient vivement remerciées ! Nous remercions aussi la Coopérative Migros du subside qu'elle nous a accordé.

est, dans des systèmes sociaux pluralistes et complexes, il devient de plus en plus difficile d'expliquer la conduite et la vie quotidienne des gens à partir de modèles et de points de repère traditionnels - même s'ils ont été largement utilisés et longuement éprouvés par les chercheurs en sciences sociales; c'est dire que *l'indétermination* et *le paradoxe* traversent l'univers de la réflexion scientifique comme celui de l'action.

D'où deux ou trois pièges très sérieux à éviter :

- soit d'esquisser les traits du futur qui commence aujourd'hui (et désormais intimement lié à une *crise polymorphe*) en termes exclusivement négatifs;
- soit, au contraire, d'associer à l'étude de la situation des jeunes et de la juvénilité un optimisme foncier et tous azimuts;
- soit encore de succomber à la tentation d'une sociologie impressionniste qui ne pointerait dans le présent que les promesses d'invention, de conquête, de créativité, d'aventures et de déploiement d'espaces de liberté que les nouvelles classes moyennes projettent sur le décor de la scène sociétale (nouveaux acteurs sociaux que C. Bidou appelle "les aventuriers du quotidien").

Dès lors, au vu de ces difficultés réelles, nous ne prétendons pas livrer ici un éventail d'analyses et de réponses théoriques ou encore une fresque socio-historique susceptibles d'éclairer l'ensemble des processus liés au thème "les jeunes face aux mutations des sociétés complexes" !

Plus modestement, nous avons choisi le prétexte de l'Année Internationale de la Jeunesse (AIJ) pour solliciter des contributions d'une part de spécialistes des sciences sociales travaillant dans le domaine "jeunesse" dans divers pays ou organismes européens (Allemagne fédérale, Belgique, France, Italie, Suisse et Communauté économique européenne), d'autre part de professionnels engagés dans des associations ou des institutions dont les activités sont destinées à des jeunes - en fixant dès l'origine deux conditions : d'une part analyser un type de relation entre jeunes et société et d'autre part insister sur les changements intervenus ou en cours dans le secteur considéré.

Les dix-huit articles que nous présentons dans ce No spécial répondent tous à nos attentes, c'est-à-dire que les auteurs ont spécifié et approfondi ce que le rapport "jeunes face aux changements sociaux actuels" signifie concrètement dans le domaine de leur spécialisation.

La majorité des textes (environ deux tiers) portent sur

A. L'univers de l'école et du travail des jeunes

Définition (du début ou de la fin) de la ou des jeunesse(s) en fonction des cadres structurels dans lesquels elle(s) s'inscri(ven)t. Formation scolaire et professionnelle, effets de la crise économique sur le marché de l'emploi, chômage, précarités. Plus précisément, certains textes concernent le paradoxe de l'élévation générale des qualifications et de la dévalorisation conjointe des diplômes, le prolongement de "l'autonomie dépendante" des jeunes à l'égard de leur famille d'origine, le back to basic dans l'enseignement public, la scolarisation de la société, la bureaucratisation de l'école et l'intervention de l'Etat dans la politique d'insertion professionnelle des jeunes.

D'autres articles (environ un tiers) renvoient à

B. Des situations contre-culturelles ou marginales que des jeunes ont connues ou qu'ils vivent en 1985

Dans ce contexte, l'accent est au premier chef placé sur les conduites marginales et sur la culture des jeunes, mais elles sont analysées en rapport avec des adultes "entre deux mondes" et avec le monde des adultes - le changement social étant analysé ici en partant des subcultures juvéniles (attribuées à tort ou à raison aux seuls jeunes) et à leur influence sur certaines structures de la société globale...

Trois contributions concernent

C. L'actualisation de l'AIJ en Suisse

Nous avons demandé à des professionnels engagés à des titres divers dans l'organisation des manifestations au programme de l'Année internationale (Communauté d'action suisse pour l'AIJ et Pro Juventute) de présenter leurs objectifs et les moyens dont ils disposent pour réaliser leurs projets avec des jeunes.

Le champ ainsi couvert est en soi révélateur de l'intérêt que les sociologues, psychosociologues, psychologues et praticiens portent aux questions relatives aux jeunesse(s).

Il révèle en même temps que des sujets de première importance n'ont pas ou ont peu été traités :

- a) les *représentations sociales* que les jeunes se font de l'univers social en général et de différents champs en particulier (institutions politiques, religieuses, familiales, etc.),

- b) les *styles de vie* des jeunes dans divers domaines : par exemple le corps, la santé, la sexualité, la communication, le sport, l'art, etc.,
- c) les *politiques des institutions de prise en charge de jeunes*, c'est-à-dire les projets que ces institutions établissent à l'intention de leurs usagers.

Pour revenir au contenu des articles, les questions abordées et les analyses produites relèvent selon nous autant de la *sociologie générale* que de la sociologie de la jeunesse stricto sensu. Les auteurs ont en effet respecté la problématique que nous avons définie au départ et ils ont, pour la plupart d'entre eux, considéré (aussi) la situation des jeunes de 1985 comme un *analyseur* ou un *révélateur* des tensions et des enjeux qui imprègnent nos sociétés en transition.

Dans la mesure où les réflexions livrées ici rejoignent peu ou prou des thèses développées dans des études (déjà) classiques (Gillis, Inglehart, Bourdieu, ou Melucci), il nous paraît intéressant de faire librement référence aux unes et aux autres dans un même mouvement; pour éviter en particulier de résumer de manière systématique les textes du Numéro spécial, alors que les auteurs ont déjà accompli ce travail.

Dans l'Editorial, nous approfondissons un ou deux aspects des trois thèmes

1. Changement des "cadres sociaux" de la séquence "jeunesse" du cycle de vie : ses déterminants (transformation des systèmes scolaire et du travail, ainsi que du cycle de vie familial) et ses effets.
2. Des situations contre-culturelles, marginales... dans leurs rapports avec les structures et cultures dominantes.
3. L'AIJ en Suisse.

Nous remercions toutes les personnes qui ont contribué à la rédaction de ce Numéro spécial. Grâce à elles, cette oeuvre collective de longue haleine a trouvé les voies de sa réalisation. Qu'elles en soient vivement remerciées !

1. Définition des jeunesse dans l'histoire - à travers leur inscription scolaire, professionnelle et familiale

La question sociologique du rapport entre la condition sociale de la jeunesse et la situation subjective des jeunes renvoie au

problème de l'organisation du déroulement des âges dans les sociétés industrielles avancées.

La construction des classes d'âge et la définition des passages entre elles reflètent en effet les principes de *l'organisation sociale du cycle de vie* - c'est-à-dire que les classes d'âge ne sont pas la simple expression d'un donné biologique, pour saisir leur "construction", il faut les ramener aux conditions socio-historiques qui les fondent et qui influent sur leur actualisation.

L'invention de l'"enfance" (Ariès, 1973; Boli-Bennet et Meyer, 1978), de l'"adolescence" (Gillis, 1974), puis du "troisième âge" (Graebner, 1980) et finalement de la "vie adulte" (Smelser et Erikson, 1980; Bellah et al., 1985), comme étapes distinctes de l'existence humaine, caractérisent le processus d'institutionnalisation du cycle de vie dans la société moderne. Cette invention est liée à l'apparition des institutions destinées à prendre en charge les membres appartenant à telle ou telle classe d'âge et qui, de ce fait, définissent leurs pratiques légitimes.

L'institutionnalisation du cycle de vie dans la société moderne peut être comprise comme la mise en place d'un mécanisme social qui règle et qui régularise le déroulement de la vie : le déroulement de l'existence est ainsi fortement homogénéisé et standardisé. La notion d'*institutionnalisation du cycle de vie* correspond, d'un côté à un système de règles (codification de type juridique) et, d'un autre côté, à des régularités dans le déroulement de la vie, sans que ces régularités soient le reflet de règles explicites.

Dans un premier sens du terme, *institutionnalisation du cycle de vie* signifie que

- la participation de catégories d'individus aux diverses institutions
- leur cheminement dans et entre les institutions

sont socialement codifiés.

En ce qui concerne ce système de règles, on peut distinguer deux types de codification :

- 1) la codification du déroulement de la vie est fortement basée sur *l'âge chronologique*,
- 2) la codification constitue des *rapports d'échange* entre des positions consécutives dans et entre diverses institutions.

La codification du cycle de vie selon l'âge chronologique - chronologisation du cycle de vie (Kohli, 1983, 1985; Meyer, 1985) - est l'aspect le plus évident de l'homogénéisation et de la standardisation du déroulement de la vie. Elle se manifeste surtout au sein du système scolaire dont le parcours est précisément associé à l'âge

chronologique. De même, elle se retrouve dans le monde du travail où, par exemple, l'ascension dans la hiérarchie de l'organisation est en partie liée aux règles d'ancienneté. Et surtout, le passage du travail à la retraite est fixé selon l'âge chronologique. Mais, la structuration du cycle de vie selon l'âge existe aussi au niveau des restrictions, des droits et des devoirs politiques (droit civil et code pénal). Ces constructions sociales fondées sur des coupures d'âge sont accompagnées, dans le champ des représentations sociales, par des théories et des modèles de socialisation et de personnalité qui définissent les traits, les qualités et les compétences appropriés, ainsi que les pratiques légitimes des individus appartenant à telle ou telle catégorie d'âge.

En même temps, la structuration sociale du déroulement de la vie dans les sociétés modernes tient aux *rapports d'échange institutionnalisés* entre le secteur de formation de la main-d'œuvre et le marché de l'emploi. L'institutionnalisation de relations (stables) entre le titre scolaire et le poste de travail engendre des conditions rationalisées pour former et pour gérer la main-d'œuvre - ce qui constitue en même temps le pré-requis le plus important de *la standardisation des trajectoires de vie*.

Le titre scolaire (reconnaissance des qualifications et des compétences produites par l'école, Collins, 1979) donne en principe le droit d'occuper un poste de travail dont sont exclus ceux qui n'en disposent pas. Bien que les relations entre titre scolaire et poste de travail soient toujours l'enjeu de luttes et que la valeur réelle des qualifications garanties par le titre ne soient "vérifiées" qu'au contact du marché du travail, le titre scolaire esquisse néanmoins un avenir professionnel (une trajectoire, une carrière à parcourir - Bourdieu & Boltanski, 1975). Il l'esquisse d'autant plus clairement que les relations entre le titre scolaire et le poste de travail sont bien établies. Autrement dit, le cheminement des individus à travers les dédales de la formation scolaire et du monde du travail est d'autant plus prévisible que les critères d'accès aux filières et aux postes de chaque sous-système sont plus stables et ainsi plus exclusifs.

Dans le deuxième sens du terme, *institutionnalisation du cycle de vie* fait référence aux stratégies des acteurs sociaux qui, si on les agrège, présentent des régularités dans le déroulement des séquences de vie (au sujet des principes de régulation et de réglementation des pratiques, voir surtout Bourdieu, 1985).

Même si les trajectoires familiales sont beaucoup moins codifiées, elles sont néanmoins fortement "régularisées" - régularités décelables à travers les statistiques en ce qui concerne par exemple l'âge moyen des conjoints lors du premier mariage ou l'âge moyen des géniteurs à la naissance du premier enfant (on note une faible

dispersion par rapport à ces âges). Sans entrer en discussion sur le fait que la trajectoire familiale est beaucoup moins codifiée que les parcours scolaires et professionnels, ni sur la question de la dépendance/indépendance du cycle familial par rapport à la carrière professionnelle, il faut retenir que la trajectoire familiale est fortement chronologisée et, par conséquent, standardisée par les pratiques des acteurs ("timing" des événements) - ce qui autorise à parler de l'institutionnalisation du cycle de vie familial dans les sociétés modernes.

En résumé, on notera que l'institutionnalisation du cycle de vie est constituée d'une suite de séquences vitales, de positions et de rôles socialement organisés. Sur un plan structurel, on peut dire encore que des trajectoires ou des carrières socialement construites forment des "matrices sociales" qui représentent autant de modes de placement possibles : elles sont actualisées lorsque des acteurs sociaux les parcourent.

Du point de vue de l'individu, les trajectoires et les carrières institutionnalisées structurent l'horizon à partir duquel il s'oriente et élabore ses projets d'action. Elles fonctionnent comme modèles ou comme balisage dans *la construction des orientations biographiques* (Kohli, 1985). En même temps, elles confèrent des identités socialement reconnues: *les trajectoires et les carrières institutionnalisées structurent la construction subjective d'un projet de vie*. En rendant le déroulement de la vie prévisible, elles règlent "logiquement" les attentes et les aspirations des gens. Dès lors, on peut émettre cette hypothèse que l'avenir et les perspectives biographiques sont d'autant plus prévisibles que les trajectoires scolaires, professionnelles (mais aussi familiales) et les transitions entre les diverses carrières, sont plus institutionnalisées (Bourdieu, 1984). Dans ces conditions, les aspirations, les attentes et les anticipations sont bien structurées, les limites bien intérieurisées - autrement dit, le "SENS DU PLACEMENT" est clairement dessiné.

Par rapport à l'institutionnalisation progressive du cycle de vie dans la société moderne, *la jeunesse constitue une étape intercalée entre l'enfance et la vie adulte*. Contrairement à d'autres périodes de l'existence, elle est surtout caractérisée par la *transition* entre deux statuts bien définis dans la structure sociale: d'un côté, "l'enfant" entièrement dépendant de sa famille d'origine et, de l'autre, "l'adulte" dont l'existence est autonome, parce que basée sur son *propre placement social*, ce qui veut dire en l'occurrence "indépendante de la famille d'origine ou des services de l'Etat". La "jeunesse" est ainsi définie par son **INDETERMINATION SOCIALE** : les jeunes sont placés dans des positions quasi extérieures à l'univers sociétal, dans des espaces de formation et d'attente

préparant au futur travail professionnel (Ariès, 1983²). La transition à l'âge adulte - étape terminale de l'adolescence - s'accomplit en effet surtout à travers l'établissement dans un métier ou dans une profession et à un moindre degré par la création d'une nouvelle famille.

La constitution de la jeunesse comme étape distincte de la destinée humaine - c'est-à-dire en tant que "séquence" standardisée et normalisée - présuppose l'accès généralisé à cette phase du cycle de vie. Cette condition a été (est) remplie par la *prolongation de la scolarité* au cours des deux dernières décennies - une question abordée en détail par Amos et par Tully et Wahler dans ce numéro...

Il va sans dire que les taux de scolarisation restent, malgré cette prolongation généralisée, fortement hiérarchisés selon les classes sociales.

1.2. Les jeunesse, il y a 15 ou 20 ans : cycles de vie et biographies socialement construites

Pour mieux cerner les transformations actuelles de l'organisation sociale de la séquence "jeunesse", rappelons d'abord les traits les plus saillants des "contours sociaux" de cette étape du cycle de vie dans les années 50 et 60.

Deux éléments sont d'une importance primordiale :

- une claire définition sociale de cette étape du cycle de vie et la construction sociale de "deux jeunesse";
- la transition à la vie adulte est fondée sur la coïncidence de la fin de la condition juvénile avec l'entrée dans le monde des adultes.

L'espace social destiné à cette classe d'âge était alors bien structuré. Comme l'indique Bourdieu (1980), il y avait grossièrement "deux jeunesse" constituées autour de deux positions extrêmes, LE

² C'est surtout Ariès (1983) qui met l'accent sur la défonctionnalisation progressive de la classe d'âge "jeunesse" dans la société industrielle: elle est surtout liée à la scolarisation de cette classe d'âge (enfermement). La classe d'âge "jeunesse" avait en revanche, aux 16e et 17e siècles, une fonction politico-sociale parfaitement reconnue de "police sexuelle", ainsi que d'organisation des jeux et des fêtes, etc.: "Cette scolarisation d'une classe d'âge va signifier son effacement progressif. Autrement dit, plus on la scolarise, plus elle disparaît, plus elle s'efface en tant du moins que catégorie ayant un rôle. Le changement se produit d'une manière relativement lente, suivant une progression qui a connu une accélération très vive après la dernière guerre, lorsque la scolarisation est portée jusqu'à 16 ans. Donc, ni le mariage ni même les obligations militaires, ne mettent fin à cette catégorie qui va se prendre dans la société comme une sorte de gigantesque mayonnaise" (Ariès, 1983, 19).

JEUNE OUVRIER et, à l'autre pôle, **L'ETUDIANT BOURGEOIS.**

En d'autres termes :

- premièrement, une jeunesse de très courte durée pour la plupart des enfants issus des classes inférieures³,
- secondement, une adolescence de longue durée pour la plupart des enfants issus des classes supérieures.

Comme de nombreuses recherches l'attestent (Hogan, 1980, 1978; Winsborough, 1979; Marini, 1978; Modell et al., 1978; Elder, 1975), *le cheminement vers la vie adulte* était fortement standardisé et *le temps de passage à la vie adulte* était très bref à cette époque-là : l'achèvement de la scolarité et l'insertion professionnelle (poste de travail à plein temps et à durée indéterminée) étaient étroitement liés. Il en allait de même pour l'insertion professionnelle stable et l'installation familiale par mariage.

Il est bien clair qu'alors *l'âge chronologique du passage à la vie adulte* varie fortement selon *l'origine sociale* et surtout selon *le niveau de scolarité*. Autrement dit, en coïncidence avec l'âge chronologique défini par la fin de la scolarité, le passage à la vie adulte était un temps d'ajustement (plus ou moins bref) des projets professionnel et matrimonial aux réalités d'un métier et du mariage.

Par ailleurs, l'organisation séquentielle des diverses transitions (séquences des positions et des rôles) était bien ordonnée et jalonnée: la chronologie quasi normative exigeait **L'ACHEVEMENT DE LA SCOLARITE - L'INSERTION PROFESSIONNELLE - LE DEPART DE LA FAMILLE D'ORIGINE - LE MARIAGE.**

En résumé, il faut retenir les points suivants :

- 1) les frontières entre l'étape du cycle de vie de la "jeunesse" et celle de "l'adulte" étaient bien marquées. La transition au monde des adultes signifiait ainsi **DISCONTINUITÉ** ou **RUPTURE**,
- 2) la transition à la vie adulte était fortement standardisée; elle permettait en conséquence une bonne visibilité et une prévisibilité élevée des trajectoires à parcourir,

³ La "jeunesse", si on la définit comme un temps d'inaffection entre la famille et le mariage, n'a pas vraiment sa place dans le mode d'insertion ouvrière qui reste étroitement géré par le milieu familial et ordonné très tôt par le travail, Galland, 1985, 20-21.

- 3) les temps de transition entre divers positions et rôles étaient très limités et brefs, ce qui autorisait à parler de la transition à la vie adulte comme d'un passage statutairement ordonné et jalonné.

A la suite de quoi, on peut souligner en bref que l'accès à la vie adulte s'effectuait

- *sur le plan structurel* selon un modèle d'intégration OU de marginalisation,
- *sur le plan culturel* selon un modèle d'acceptation OU de refus.

1.3. Brouillage de la carte "jeunesse" au seuil de la société industrielle avancée

Depuis une quinzaine d'années, plusieurs indices remettent en cause les "cadres sociaux" (déterminations sociales) de la composante "jeunesse" du cycle de vie et surtout les modalités de la transition à la vie adulte. De nombreuses recherches produites dans les années 70 et 80, ainsi que quelques articles de ce numéro, constatent effectivement que, d'une manière ou d'une autre, un *changement quantitatif* et *qualitatif* affecte "la jeunesse" et les modes de vie des jeunes d'aujourd'hui. Les transformations observées renvoient aux *conditions structurelles* qui marquent cette phase de vie aussi bien qu'à l'orientation des stratégies des jeunes générations face à ces mutations. L'allongement du temps de la jeunesse d'une part et la diversification des voies institutionnelles qui permettent de le parcourir d'autre part donnent naissance à *une plus grande indétermination*, mais du même coup à *une plus grande flexibilité* dans le façonnement de l'identité sociale et à *une plus grande souplesse* (variance) dans les pratiques collectives et individuelles des jeunes (à ce sujet, voir surtout l'article de Scanagatta [2/85]).

Bien que ces tendances se manifestent de façon très inégale selon le sexe, le niveau scolaire, l'origine sociale et la trajectoire antérieure des jeunes, on peut distinguer trois facteurs interdépendants qui contribuent à l'allongement de cette séquence de vie que Galland (1984) présente en termes de modèle de "différement" :

1. prolongation de la scolarité,
2. extension de la période précédant la fixation dans un statut professionnel stable,
3. cohabitation juvénile et report de la stabilisation familiale inaugurée par mariage (avec, par ailleurs, le départ de la famille d'origine pour occuper son propre logement).

Sous l'angle temporel, les transformations qui affectent la définition sociale de la séquence "jeunesse" seraient abordées de manière trop simplifiée si on les comprenait exclusivement en termes d'allongement de ce moment du cycle de vie - bien qu'il s'agisse probablement de l'aspect le plus visible du changement de l'espace juvénile ! Au diffèrement ou au report des attributs statutaires marquant l'entrée dans la vie adulte s'oppose néanmoins l'acquisition plus précoce à certains de ces attributs, comme le remarque Chamboredon (1983): "Pour en citer quelques-uns, c'est par exemple l'avance de la puberté, phénomène bien connu, ainsi que l'avance de l'âge de la majorité civile, l'avance de l'âge de certaines responsabilités, de la responsabilité pénale, etc." (pp. 17-18).

De ces tendances opposées, il résulte en quelque sorte une *dé-connexion* des différents aspects du calendrier d'entrée dans la vie adulte; en d'autres termes, la "décrystallisation" de cette étape du cycle de vie peut être tenue pour l'un des facteurs majeurs du brouillage de la carte "jeunesse".

Le changement des profils de la jeunesse n'est pas imputable exclusivement à cet aspect temporel, mais aussi aux modalités de cheminement dans divers *champs sociaux*: la multiplication et la diversification des filières scolaires ouvrent par exemple un large éventail de voies de scolarisation et autorisent la "fabrication" de parcours individuels plus ou moins atypiques. De même, l'entrée dans la vie professionnelle a tendance à s'individualiser; entre la fin de la scolarité et l'insertion professionnelle stable, peuvent s'intercaler des situations diverses, comme le chômage, le travail précaire ou la reprise d'une formation. Enfin, l'organisation de la vie privée se différencie également: la séparation d'avec la famille d'origine peut être suivie aujourd'hui, soit d'une période de vie en solitaire, soit d'un moment de cohabitation juvénile.

En bref, cette étape du cycle de vie tend à se diversifier; il s'ensuit une sorte de "flou", de "dé-standardisation" des modèles de référence en vigueur auparavant. A l'heure actuelle, il devient donc difficile (parce qu'en grande partie déjà anachronique) de parler de la transition entre l'enfance et l'âge adulte dans les termes de la "jeunesse comme statut de passage" basé sur des attentes sociales ritualisées (rites de passage). De surcroît, les frontières entre "jeunesse" et "âge adulte" tendent à s'estomper: aux ruptures et aux discontinuités tranchées d'une époque révolue, se substituent des orientations et des cheminements par glissements et variations...

Ces observations impliquent qu'au-delà du questionnement sur les modifications structurelles qui influent sur les aspects temporels de la séquence "jeunesse", on réfléchisse aux relations entre les statuts "d'adolescent" et "d'adulte".

Deux points essentiels peuvent être relevés qui contribuent à modifier l'espace social destiné aux jeunes dans une société industrielle avancée.

1.4. *Le placement social aux risques de l'imprévisibilité*

La transformation de cette étape du cycle de vie résulte d'un *brouillage dans le processus de placement social des jeunes* produit notamment par les modifications d'une part du système scolaire et de la formation professionnelle, d'autre part du monde du travail et de l'emploi - et surtout par les changements qui influent sur les relations entre les deux systèmes. Autrement dit, la transformation de cette phase du cycle de vie est liée à une probabilité plus élevée que les jeunes générations soient confrontées à des *ruptures biographiques*. Dans ce contexte, *rupture biographique* signifie *décalage* entre la trajectoire de vie escomptée et les probabilités subjectives de la réaliser (anticipation des chances réelles) ou la trajectoire mise en oeuvre en réalité. Cette probabilité d'être atteint par une *rupture biographique* vaut pour les jeunes en priorité au niveau de l'insertion professionnelle, pour les adultes surtout au niveau de la carrière professionnelle stable. Par conséquent, la stabilité aussi bien que la prévisibilité des trajectoires de vie diminuent.

Parmi les facteurs structurels susceptibles d'influer sur la probabilité d'une *rupture biographique*, les plus importants relèvent des transformations enregistrées au sein des univers de l'école et du travail.

a) *Ecole*

La diversification des filières scolaires engendre pour une part des positions scolaires mal déterminées débouchant sur des positions sociales elles-mêmes mal déterminées (Bourdieu, 1978; Thévenot, 1979). L'inflation des titres scolaires provoque d'une part la nécessité pour chacun d'être titré de préférence au plus haut niveau (un fait analysé de manière détaillée par Tully et Wahler,[2/85]) et d'autre part une concurrence accrue entre diplômés (Bourdieu, 1979) - avec comme corollaire la dévaluation des diplômes (Affichard, 1981).

La concurrence accrue dans la course aux diplômes les plus prestigieux peut aboutir à des modifications profondes du rapport au savoir qui "participe de plus en plus d'une *arithmétique utilitaire* en vertu de laquelle les désirs de maîtrise sont strictement

calqués sur les exigences du système d'évaluation" comme le décrit Perrenoud dans son article [2/85].

Il est apparemment surprenant que la concurrence accrue entre jeunes (de toutes les filières de formation) engendre à l'heure actuelle plutôt un renforcement de la légitimité du système scolaire qu'une remise en cause de celle-ci. Wolf, Hurrelmann et Rosewitz [2/85] l'expliquent de la façon suivante: le renforcement de la légitimité de l'école est alimenté par un mécanisme d'individualisation du succès et de l'échec scolaire (auto- et hétéro-attribution par exemple de l'échec du jeune en difficulté).

b) Travail

Tous les spécialistes s'accordent au moins sur deux points:

- la condition juvénile ne semble plus s'exprimer aujourd'hui par des manifestations culturelles et par des prises de position collectives au niveau politique ⁴,
- elle est avant tout marquée par la crise économique et, plus précisément, par le *chômage massif* des jeunes qui se traduit dans nombre de situations par des conduites marginales "de survie" au jour le jour.

Sans faire état de données statistiques, nous voulons brièvement rappeler quelques aspects de cette crise (dans certains cas vraiment dramatique) en citant deux ou trois remarques faites par Béroud et Müller (1985) dans un texte récent - remarques qui auraient été *inouïes* (au sens littéral du terme), il y a 15 ans :

"L'éventualité d'être chômeur devient un apprentissage normal de la socialisation. (...) Certains jeunes ne trouveront devant eux que le travail précaire, "au noir", déqualifié, sans perspective. (...) Les évolutions de l'économie et celles du marché du travail ... rendent vraisemblable ce qui, à l'heure actuelle, est déjà valable, par exemple, pour l'Angleterre : *un nombre substantiel de jeunes se trouve directement catapulté de la phase 'jeune' au stade de 'rentier', sans jamais être inséré dans le marché du travail*" (pp. 70, 71 et 73).

Deux éléments frappants des rapports actuels que de nombreux jeunes entretiennent avec le monde du travail peuvent ainsi être soulignés :

⁴ La tendance est au contraire à l'individualisation et à l'éclatement de la "communauté" des jeunes.

- d'un côté l'absence d'emploi ou l'engagement dans des emplois précaires, avec comme implications vitales :
 - a) la mise en jeu de la solidarité familiale, au sens où l'entend A. Pitrou (1978),
 - b) en cas d'emploi précaire, la "soumission accrue aux exigences de la production, basée non plus sur une présence régulière, mais sur une disponibilité constante" (Roux et Pedraza, [2/85]),
 - c) l'éventualité de la redéfinition du statut des allocataires sociaux par l'Etat, comme l'indiquent Francq et Goffinet [2/85] pour la Belgique,
- d'un autre côté, le cas échéant, une pratique professionnelle sans "vocation" - en d'autres termes l'expérience de l'érosion du métier comme perspective stable et à long terme (au sujet du contenu du travail, voir Häfeli et Kraft [2/85]).

En même temps, il faut souligner que le chômage et l'emploi précaire n'affectent pas seulement ceux qui ne sont pas encore insérés dans le monde du travail, mais aussi certaines catégories de la main-d'œuvre adulte. Les implications du chômage des parents sur le développement de leurs enfants (au premier chef dans l'acquisition de compétences professionnelles) sont analysées par Steinkamp et Meier [2/85].

1.5. Les transformations de l'étape du cycle de vie "adulte" et leurs répercussions sur le cheminement vers la vie adulte

Le changement de la composante "jeunesse" du cycle de vie n'est pas un fait isolé. Il se développe en effet en conjonction avec les transformations de "l'âge adulte", transformations caractérisées notamment par une "désinstitutionnalisation" et par une diversification (assouplissement) des projets et des expériences de vie: sur les plans de la trajectoire familiale, mais aussi de la carrière professionnelle, ainsi qu'au niveau de la "planification" et de la réalisation des biographies.

Depuis une quinzaine d'années, on constate une tendance affirmée pour la "dé-standardisation" du cycle familial⁵:

- diminution du taux de premier mariage
- dispersion de l'âge du premier mariage
- forte augmentation du taux de divorce

⁵ Pour des données sur le "nouveau régime démographique", surtout en ce qui concerne la France, mais aussi d'autres pays d'Europe occidentale, voir les deux tomes du VIIème colloque national de démographie "Les âges de la vie" (1982, 1983) et Gokalp (1981).

- forte diminution du taux de remariage
- forte propension au divorce en cas de remariage
- dispersion de l'âge des mères par rapport à la naissance du premier enfant.

Notons une fois encore que ces changements des structures familiales se manifestent très inégalement selon l'origine sociale et surtout selon le niveau de formation scolaire et professionnelle, elles indiquent néanmoins un certain "brouillage" par rapport à une trajectoire familiale "normale".

Ce qu'on appelle "la différenciation des modèles familiaux" ou "le pluralisme des familles" est révélateur de la "dé-standardisation" des représentations sociales de la famille. Mais, les modifications des systèmes de représentation et de codification de la famille renvoient elles-mêmes aux changements de la formation professionnelle, du système économique et de la mobilité géographique qui ont affecté les structures familiales (Lenoir, 1985; Lefaucheur, 1982).

Ce sont ces transformations objectives qui ont en effet contribué à éroder les éléments constitutifs du "familialisme". Notons très brièvement à ce sujet le déclin de l'entreprise familiale, la scolarisation accrue et prolongée des femmes : surtout des femmes des classes moyennes et supérieures qui "mettent en jeu" leur capital scolaire sur le marché du travail et qui conservent ou reprennent un travail salarié après le mariage et, le cas échéant, après la naissance des enfants. Lefaucheur (1982) analyse la "mise en jeu" du capital scolaire féminin sur le marché du travail - depuis une vingtaine d'années - comme une stratégie des femmes appartenant aux nouvelles classes moyennes pour défendre un statut social hérité ou espéré. Donc, comme stratégie pour éviter le déclassement ou, ce qui indique plus qu'une nuance, comme stratégie de reclassement. La réussite de cette stratégie dépend alors en partie de la capacité que ces femmes peuvent développer de "maîtriser" leur rôle maternel (en rapport avec le rôle paternel qui, dans ces milieux, tend lui aussi à se modifier) et leur participation à la procréation - ce qu'en résumé, on peut considérer comme un facteur primordial de création et de diffusion de nouveaux modèles familiaux et sexuels.

De même, depuis une quinzaine d'années, la tendance à l'instabilisation de la trajectoire professionnelle augmente. Bien qu'elle se manifeste d'une manière plus ou moins accentuée selon le secteur de travail considéré, il faut souligner que les nouvelles technologies influent sur la validité dans le temps des compétences professionnelles associées à un métier ou à une profession (en fonction de leur application sociale prédominante). Au-delà du chômage structurel, il semble que les compétences attendues et

mises en oeuvre dans bon nombre de professions se soient dévaluées à un rythme accéléré (Buck, 1985). Cela signifie que le métier que l'on apprend ne contient plus nécessairement de perspective à long terme. Ces transformations du monde du travail et les "réponses" données par le système scolaire (par exemple, l'éducation permanente) peuvent en définitive mettre profondément en question le modèle d'un métier ou d'une profession à vie. Autrement dit, les trajectoires professionnelles sont également affectées par l'instabilité ambiante, voir par la "dé-standardisation". Ces tendances peuvent toutefois aboutir à une plus grande souplesse au niveau des projets biographiques, sous l'angle des trajectoires professionnelles.

En résumé, on peut retenir que le "brouillage de la carte 'jeunesse'", c'est-à-dire la transformation de l'espace social juvénile, résulte de l'imbrication de ces deux facteurs :

- 1) Les transformations des systèmes scolaire et du travail , ainsi que des échanges entre ces deux domaines augmentent la probabilité structurelle (très inégalement répartie parmi les jeunes selon l'origine sociale et le niveau scolaire) d'une *rupture biographique* au niveau de l'insertion professionnelle, c'est-à-dire du placement social. Il s'ensuit que l'insertion ainsi que la trajectoire professionnelles sont plus marquées par *l'indétermination* et *l'imprévisibilité*. Le décalage entre l'insertion professionnelle escomptée et celle réalisée ou à réaliser se traduit, sur le plan des projets biographiques, par un renforcement de *l'incertitude* de l'identité sociale.
- 2) La désinstitutionnalisation de l'étape du cycle de vie "adulte", surtout en ce qui concerne la trajectoire familiale (et à un moindre degré la trajectoire professionnelle) se traduit pour les jeunes par une sensible augmentation de la *flexibilité* dans le cheminement vers la vie adulte. Les différentes voies de normalité possibles - que la désinstitutionnalisation du cycle de vie entraîne ! - offrent plus de "liberté" en ce qui concerne le "choix" des projets biographiques. Elles renforcent dès lors *l'individualisation* et *l'autonomisation* des jeunes avant leur entrée dans la vie adulte (Fuchs, 1983; Lefaucheur, 1982).

2. Marginalités, contre-cultures et changement

En France et dans les pays francophones, c'est au début des années 70 que le terme *marginal* s'impose dans les media et à travers eux est largement diffusé dans le public. Apparition dans la presse écrite en 1972; généralisation dès 1973, à tel point que ce

vocabulaire fait fureur aujourd’hui et qu’il est servi à presque toutes les sauces idéologiques...

"Terme commode et assez vague - comme le note à juste titre Vincent, 1979 - pour recouvrir de son seul manteau les aspects multiformes du *refus des valeurs dominantes*. Terme impérialiste au point de faire disparaître tous ceux qui s’appliquaient aux mêmes phénomènes et qui l’ont précédé. Terme assez ambigu pour rendre possibles tous les emplois ultérieurs, même les plus abusifs" (p. 10, c'est nous qui soulignons).

A tel point, aussi, que "*la marge*" acquiert une sorte de statut ontologique (rétrspectif, universel et transhistorique), avec néanmoins des *variations de sens* liées

- aux connotations positives ou négatives qu'on lui attribue en jouant sur sa présumée synonymie avec des notions aussi éloignées les unes des autres que déviation, hérésie, dissidence, avant-garde intellectuelle, réclusion, exclusion, déclassement, distinction, contestation, délinquance, errance, folie, contre-culture, etc.
- à sa mise en relation avec tel ou tel secteur "au centre" de la société: le sacré et la religion, la famille, les institutions et les pouvoirs scolaires, économiques, politiques, judiciaires, militaires, le métier et le travail, la science, le logement, etc..

Cet emploi excessif du mot "marginal" - avec les définitions plus ou moins implicites qu'il charrie sur les rapports entre *la marge et la page* - nous oblige, non pas à produire la vraie définition du concept, mais à élaguer l'entrelacs de significations qui lui sont associées et à préciser les limites de son utilisation dans le domaine des jeunesse.

Des médiévistes - comme Le Goff et Geremek - ont par exemple analysé de manière très complète les diverses manifestations de la "marginalité" dans l'Occident médiéval. Au-delà des types de marginaux qu'ils ont recensés (des hérétiques aux usuriers, en passant par les bâtards, les mendians, les monstres, les suicidés, les voleurs ou les infirmes), ils se sont intéressés aux bases idéologiques de la marginalité et aux obsessions qui traversent alors les sociétés chrétiennes :

"De façon générale, il s'agit de *contrôler* ou *d'exclure* ceux qui semblent représenter un *danger* pour la 'communauté sacrée' (...). Dans les marginaux est à l'oeuvre l'ennemi du genre humain, le Diable. En cas d'imprudence ou de coup dur, une partie importante de la société *bascule* dans la marginalité: la mendicité, le

vagabondage ou le crime. La société médiévale de par ses structures économiques, sociales et idéologiques est grande productrice de marginaux (...). La Chrétienté médiévale semble (...) *détester* les marginaux et les *admirer* à la fois, elle en a peur dans un mélange d'attirance et d'effroi. Elle les tient à *distance*, mais elle fixe cette distance de façon assez proche pour les avoir à sa portée. Ce qu'elle appelle sa charité à leur égard ressemble à l'attitude du chat jouant avec la souris (...). La société médiévale a besoin de ces parias écartés parce que dangereux, mais *visibles*, parce qu'elle se forge, à travers les soins qu'elle leur donne, une bonne conscience et plus encore projette et fixe en eux, magiquement, tous les maux qu'elle éloigne d'elle" (Le Goff, 1979, 22, 23 et 26, c'est nous qui soulignons).

De cette longue citation, nous retiendrons trois points essentiels:

- 1) L'idée que "l'autre différent" fait courir un *danger* à la communauté et qu'à défaut de *l'intégrer* ou de le *réintégrer*, il reste la solution de l'exclure... Sans oublier cependant que le Diable change subtilement de visage selon les lieux et les époques et que certaines marginalités sont très dérangeantes pour les pouvoirs, alors que d'autres le sont moins (ce que Barel, 1984, appelle la marginalité à l'ordre et la marginalité *dans l'ordre*).
- 2) Même dans nos sociétés dites d'abondance, la marginalité reste la plupart du temps liée à *l'économique*, plus précisément aux bases matérielles qui conditionnent le mode de vie des familles; cela veut dire que nombre de familles vivent des *situations précaires*, sans que cette forme de "marginalité" devienne socialement visible. En faisant référence aux travaux d'Agnès Pitrou, Barel caractérise ainsi "la précarité", figure centrale de la *marginalité invisible*: "...ce groupe social 'qui ne fait guère parler de lui' est constitué de jeunes ménages avec enfants, le père gagnant à peine plus que le SMIC (le quart ou le tiers des salariés masculins urbains). Ce groupe est tout à fait 'intégré': ses membres vivent de leurs ressources propres, cohabitent sans heurts avec le voisinage, recourent avec prudence au crédit, sont peu enclins à s'adresser aux services sociaux, sont bons parents, bons travailleurs, bons locataires, bons payeurs... jusqu'à ce que survienne *l'incident* qui fait voler en éclat son équilibre plus que fragile, et provoque le *basculement* dans la marginalité 'officielle', ou le drame..." (Barel, 1984, 42).

On aura noté qu'il suffit d'un *coup dur* ou d'une *imprudence* pour qu'une situation de vie certes précaire mais apparemment

normale *bascule* : c'est l'incident qui *VISIBILISE* la marginalité auparavant occultée !

Dès lors, on voit aisément pourquoi l'étude des marginalités est problématique, non pas tant en aval pour évaluer l'importance numérique des sous-populations de marginaux, qu'en amont pour se mettre d'accord sur les critères d'attribution à la marge de telle ou telle catégorie d'individus ou de tel ou tel groupe social !

De son analyse du marché du travail et du chômage des jeunes, Enial [2/85] dégage cette position que parmi les jeunes des pays de la communauté européenne qui trouvent un emploi, beaucoup "le font dans des conditions de précarité (ou d'insécurité) telle que l'on peut parler dès à présent de 'société duale'". Il va même plus loin en proposant une définition globale de la jeunesse au fondement de laquelle il place la marginalisation d'une partie des jeunes - ceux qui sont évincés du marché des bons emplois. Il ajoute que le début de la jeunesse coïncide (à l'heure actuelle et historiquement parlant) avec l'institutionnalisation d'un temps d'attente et d'inaffection pour les plus faibles (marginalisés qui deviennent objets d'intervention et de contrôle social).

Aussi pertinent soit-il, ce point de vue qui souligne la *dualisation* de la société ne laisse pas moins ouverte cette question fondamentale: jusqu'à quel point une situation économique précaire peut-elle être assimilée à de la marginalité sociale ? Car, même sur le plan du marché des emplois précaires, Roux et Pedraza [2/85] notent combien la difficulté est grande de dresser un tableau des flux de précarisation du travail en Suisse "tant la dispersion ou l'inexistence des données est grande" et combien de significations différentes la "précarité" peut avoir pour ceux qui la vivent.

Cela dit, on retiendra de ce lien établi entre difficultés économiques et marginalisation que la *vie précaire* (Pitrou) constitue un réservoir immense de marginalités (au Moyen Age comme au XXème siècle). L'incident rompt en effet l'équilibre précaire qui se mue alors en déséquilibre plus ou moins profond et à plus ou moins long terme. Et nous rappellerons, en citant Barel (1984), que "la marginalité invisible, dans la plupart des cas, concerne les gens qui *acceptent ou recherchent l'intégration sociale*. Ils ne font pas semblant, ils jouent vraiment le jeu social. 'Simplement', quelque part, sous cette intégration ou à côté d'elle, un travail s'accomplit qui, lui, est de l'ordre de la marginalisation" (p. 42),

3) A "marginalisation", on associe sans aucun doute et à juste titre l'idée d'exclusion, mais il ne faut pas l'entendre au sens fort du terme - comme sont exclus les noirs des ghettos

d'Afrique du sud, les habitants de certains bidonvilles, les détenus de tous les camps et de toutes les prisons du monde ou encore les "patients" des asiles psychiatriques...

Nous préférions adopter la définition que Park et les membres de l'école de Chicago ont proposée dans les années 30 sur un plan interculturel, que Schermerhorn dans "A Dictionary of the Social Sciences" (1964) a résumée ainsi en la généralisant "*Marginal man may be defined in broadest terms as any individual who is simultaneously a member (by ascription, self-reference, or achievement) of two or more groups whose social definitions and cultural norms are distinct from each other*" (p. 406).

Il nous paraît important, autrement dit, de distinguer en sociologie les exclus des marginaux, car si ces derniers se trouvent il est vrai à *distance* d'un ou de plusieurs centres, il n'en est pas moins vrai que *les liens avec ces centres ne sont pas totalement coupés*.

L'intérêt de penser la marginalité en termes de "relations asymétriques et à distance" réside dans le fait que le modèle de "*l'hybride culturel*" est applicable à un grand nombre de situations concrètes (entre ethnies, entre classes sociales, entre institutions, entre petits groupes, etc.). Mais, cette application suppose évidemment (pour éviter de renforcer les usages abusifs du terme), que dans chaque cas, soient précisées l'intensité et la signification des relations entre telle périphérie et tel centre et, ce qui est probablement plus difficile à "construire", entre les aspects structurels et culturels à l'origine des processus de marginalisation.

D. Gros [2/85] met bien en rapport des éléments culturels et structurels dans son approche du changement lié à certaines manifestations juvéniles. C'est parce qu'elle était déclassée que la *jeunesse intellectuelle* s'est approprié et a diffusé une "sous-culture cultivée" (distinction) produite par une avant-garde artistique et culturelle⁶.

Si, à la fin des années 60, la jeunesse intellectuelle était bien marginale au sens où nous l'entendons ici (c'est-à-dire "entre-deux-mondes"), D. Gros insiste sur le fait qu'à la suite des réorganisations structurelles liées à la crise (qui débute au milieu des années 70), "la marginalité tend maintenant, pour la plupart des jeunes, vers l'exclusion radicale... l'exclusion tenant lieu d'histoire de vie".

⁶ A propos de la lutte contre le déclassement et des stratégies compensatoires, cf. notamment Bourdieu, 1978.

Tout le monde admet aisément que "la culture" des sociétés industrielles avancées doit s'adapter aux changements structurels associés par exemple à l'introduction des nouvelles technologies, à la formation permanente, à "l'espèce d'*instabilité structurale* de la représentation de l'identité sociale et des aspirations qui s'y trouvent légitimement incluses..." (Bourdieu, 1978, 19). Il est plus rare et probablement plus difficile d'adopter le point de vue inverse, à savoir que des changements culturels produisent des mutations structurelles. C'est le mérite de D. Gros et surtout de P. Meyer-Fehr [2/85] de défendre et de développer cette thèse.

Barel (1982) est sans conteste l'auteur qui a insisté avec le plus de vigueur sur le *caractère paradoxal* de la marginalité en particulier sous l'angle VISIBILITÉ - INVISIBILITÉ du phénomène. Sa thèse de la *fonction-miroir* du marginal est bien connue :

"Dire que le marginal sert en partie de miroir à la société signifie que ce qui se voit dans ce miroir n'est pas, pour une part, le marginal lui-même, mais la société dans son rapport à la marginalité" (p. 48).

Il ne faut donc jamais oublier ce rapport entre *la particule* et *le champ* dès lors qu'on enregistre consciencieusement les catégories de marginaux - socialement construites et produites à une époque ou à une autre: bohèmes, zazous, Hess Angels, blousons noirs, Hooligans, vitellonis, provos, Hippies, Beats, Punks, Skinheads, indiens métropolitains, apaches, travelos, situationnistes, alternatifs, etc..

L'intérêt de l'étude des conduites marginales des jeunes accomplit par Dubet et Lapeyronnie [2/85] tient sans doute à deux raisons :

- les "personnages sociologiques" qu'ils présentent - membres d'un *gang*, *blousons noirs*, *jeunes contestataires lycéens ou universitaires*, puis *galériens* - sont à chaque fois situés dans leur espace temporel et social: par exemple, la sous-culture du gang est définie en terme d'intégration à la société industrielle (pour des sous-populations d'immigrés qui, dans les années 30, passaient d'une existence communautaire traditionnelle à la vie urbaine de Chicago),
- entre les trois grandes figures précédentes et les galériens, les auteurs mettent l'accent sur une sorte de "coupure historique". Car si, au cours des époques antérieures, la société joue avec les marginaux comme le chat avec la souris (Le Goff) - ou pour rappeler la métaphore utilisée par Barel "le marginal et la société ont une fonction-miroir l'un à l'égard de l'autre, mais LE MIROIR EST ACTIF..." - la galère s'inscrit dans la

décomposition de la culture et des rapports sociaux de la société industrielle. Ainsi, le miroir cesse d'être actif, parce que la déviance et même la délinquance sont complètement banalisées :

"Les jeunes vivent dans des cités de banlieues qui constituent un espace sans régulation sociale, sans contrôle et sans unité (...). La galère ne peut s'inscrire dans les schémas traditionnels et c'est en cela qu'elle inquiète et fait peur".

Une interrogation sociologique capitale émerge si l'on admet que la galère "doit être comprise comme un ensemble de conduites lié à la sortie du monde industriel": les conduites marginales des jeunes français et immigrés (analysées dans des banlieues et dans des zones urbaines prioritaires - ZUP) contiennent-elles des traits (déjà) partagés par l'ensemble des jeunesse ?

Il est difficile de répondre à cette question pour la simple raison que des recherches empiriques sur le sujet font encore défaut à l'heure actuelle. On peut toutefois mentionner les recherches faites en Italie du Nord où des débuts de réponses sont fournis par exemple par Scanagatta (cité plus haut) ou Calabro [2/85]. En faisant notamment référence à Inglehart et à Luhmann, Calabro montre effectivement qu'une "silent revolution" modifie les rapports que les jeunes générations entretiennent avec *le temps* et ainsi avec le passé, le présent et l'avenir. Des modes de structuration/destructuration de la temporalité suggèrent que des valeurs nouvelles sont à l'oeuvre dans la construction des biographies individuelles: l'hétéro-destructuration du temps affecte par exemple nombre de situations d'*installation provisoire* dans la société industrielle avancée. L'une des options de "l'homme nouveau" serait alors de maintenir indéfini le scénario de son futur, de jouer successivement plusieurs rôles et avant tout de rendre ses choix réversibles.

Dans un registre différent (cependant proche sous certains aspects), Fend et Prester [2/85] révèlent ou rappellent les aspects les plus saillants du mouvement des "Verts" en Allemagne fédérale, à travers quelques caractéristiques sociales des "Grünwähler": les électeurs sont en majorité des jeunes citadins, au bénéfice d'un niveau d'éducation élevé, issus de la classe moyenne (supérieure) et pour la plupart d'entre eux des femmes.

On retiendra de l'étude de Fend et Prester que le choix de voter pour les "Verts" ne doit pas être interprété comme la simple volonté de soutenir un nouveau parti sur la scène politique, il s'agit bien plus d'un "choix de société" ou de nouveaux modes de vie associés à un profond mouvement de remise en question des

structures traditionnelles (politiques et autres) de la société ouest-allemande.

3. L'Année internationale de la jeunesse en Suisse (AIJ)

Selon la définition officielle de l'ONU, l'AIJ est destinée aux jeunes de 15 à 24 ans. Le thème général retenu par l'Organisation internationale est associé à trois grandes idées : la paix, la participation et le développement.

Une "Année internationale" semble toujours - au moins avant ou à ses débuts :

- 1) parachutée d'en haut et ne concerner que les instances officielles des pays membres,
- 2) par définition, ne devoir durer qu'un an...

Or, en lisant les textes de Rother, Ludin, Houvet et Simonin, on se rend compte que les jeunes et les adultes directement concernés par l'AIJ (appartenant par exemple au Cartel suisse des associations de jeunesse ou à Pro Juventute) ont dès l'origine voulu éviter ces deux impasses. Par un *travail* de longue haleine que la Communauté d'action pour l'AIJ a entrepris entre autres sur le plan fédéral, les "responsables" ont milité pour que l'organisation des activités liées à l'AIJ reste ouverte et souple, pour que les subventions soient suffisantes (sans quoi les réalisations ne sont que trompe-l'oeil et alibis...) et surtout pour que la participation des jeunes soit réelle dans des programmes d'action qui durent plus d'une année !

Car, c'est autour de la *participation* que des projets ont été élaborés un peu partout en Suisse et cette participation (souvent difficile) concerne au moins autant les adultes que les jeunes (Ludin le met bien en évidence au sujet des professionnels de Pro Juventute).

Houvet et Simonin insistent aussi sur les difficultés rencontrées à Genève pour évaluer et soutenir collectivement le programme local de l'AIJ. Selon ces deux auteurs, les autorités publiques (dont la tâche est d'élaborer et d'assurer la réalisation des politiques de la jeunesse) "boudent" en fait 1985 qui, pour eux, ressemble comme deux gouttes d'eau aux autres années !

A l'inverse, associations et groupements privés ont saisi l'occasion offerte pour s'engager pleinement dans des activités nouvelles qui innovent en particulier sur le plan des relations entre jeunes et entre jeunes et adultes.

Sans vouloir apporter ici une conclusion à cette vaste problématique des jeunes face aux mutations des sociétés complexes, nous souhaitons mentionner une ou deux remarques récentes de Paul Ricoeur sur la finalité de l'éducation aujourd'hui. Ces considérations philosophiques ne nous semblent en effet pas très éloignées des questions épistémologiques que des sociologues de la jeunesse se posent dans les années 80 :

"Nous ne vivons plus dans un consensus global de valeurs qui seraient comme des étoiles fixes. C'est là un aspect de la modernité et un point de non-retour. Nous évoluons dans une société pluraliste, religieusement, politiquement, moralement, philosophiquement, où chacun n'a que la force de sa parole (...); (il est nécessaire) d'un côté, d'avoir des convictions et de se tenir quelque part; et, de l'autre, de maintenir une ouverture tolérante à d'autres positions que la sienne. Cela n'est possible que si l'on établit une distinction entre *le sens* et *la vérité*. Chacun de nous doit être capable de reconnaître un sens à la position adverse alors que la vérité suppose une conviction".

BIBLIOGRAPHIE

- AFFICHARD Joëlle (1981), "Quels emplois après l'école: La valeur des titres scolaires depuis 1973", *Economie et statistique*, 134, 7-26.
- Agés de la vie (les) (1982, 1983), *Actes du VIIème colloque national de démographie. Travaux et documents, Cahiers 96 et 102*, INED, Paris.
- ARIES Philippe (1973), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, Paris.
- ARIES Philippe (1983), "Les classes d'âge dans les sociétés modernes occidentales", in *Les âges de la vie. Actes du VIIème colloque national de démographie. Travaux et documents, Cahier 102*, INED, Paris.
- BAREL Yves (1982), *La marginalité sociale*, PUF, Paris.
- BAREL Yves (1984), "La dissidence sociale", *Actions et recherches sociales*, 3, 29-50.
- BELLAH Robert et al. (1985), *Habits of the Heart*, University of California Press, Berkeley.
- BEROUD Gérald & MUELLER Richard (1985), "La jeunesse n'est plus ce qu'elle n'a jamais été", *Les Cahiers médico-sociaux*, 2, 69-73.
- BIDOU Catherine (1984), *Les aventuriers du quotidien*, PUF, Paris, (Economie en liberté).
- BOLI-BENNET John & MEYER John (1978), "The Ideology of Childhood and the State: Rules Distinguishing Children in National Constitutions", *American Sociological Review*, 43, 797-812.
- BOURDIEU Pierre (1978), "Classement, déclassement, reclassement", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 24, 2-22.

- BOURDIEU Pierre (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Ed. de Minuit, Paris.
- BOURDIEU Pierre (1980), "La jeunesse n'est qu'un mot", in *Questions de sociologie*, Ed. de Minuit, Paris.
- BOURDIEU Pierre (1984), "La codification et la vis formae", *Communication à Neuchâtel*.
- BOURDIEU Pierre (1985), "De la règle aux stratégies", *Terrain*, 4, 93-100.
- BOURDIEU Pierre & Boltanski Luc (1975), "Le titre et le poste: rapports entre le système de production et le système de reproduction", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2, 95-108.
- BUCK Bernhard (1985), "Berufe und neue Technologien. Ueber den Bedeutungsverlust berufsförmig organisierter Arbeit und Konsequenzen für die Berufsbildung", *Soziale Welt*, XXXVI/1, 83-105.
- CHAMBOREDON Jean-Claude (1983), "Adolescence et post-adolescence: La 'juvénilisation'", in ALLEON Anne-Marie et al., Ed., *Adolescence terminée, adolescence interminable. Colloque national sur la post-adolescence*, Paris.
- COLLINS Randall (1979), *The Credential Society*, Academic Press, New York.
- ELDER John (1975), "Age Differentiation and the Life Course", *Annual Review of Sociology*, 1, 165-190.
- FUCHS Werner (1983), "Jugendliche Statuspassage oder individualisierte Jugendbiographie?", *Soziale Welt*, 34, 341-371.
- GALLAND Olivier (1984), "Précarité et entrées dans la vie", *Revue française de sociologie*, XXV/ 1, 49-66.
- GALLAND Olivier (1985), *Les jeunes*, Ed. La Découverte, Paris.
- GILLIS John (1974), *Youth and History. Tradition and Change in European Age Relations, 1770-Present*, Academic Press, New York and London.
- GOKALP Catherine (1981), "Quand vient l'âge des choix", *Cahier de l'INED* 95, Paris.
- GRAEBNER William (1980), *A History of Retirement*, Yale University Press, New Haven.
- HOGAN Dennis (1978), "The Variable Order of Events in the Life Course", *American Sociological Review*, 43, 573-586.
- HOGAN Dennis (1980), "The Transition to Adulthood as a Career Contingency", *American Sociological Review*, 45, 261-276.
- Jeunes et société (1984), *Contradictions*, No 40-41, Actes du Colloque de Lille.
- KOHLI Martin (1983), "Thesen zur Geschichte des Lebenslaufes als sozialer Institution", in CONRAD Ch. et al., Ed., *Gerontologie und Sozialgeschichte. Wege zu einer historischen Betrachtung des Alterns*, Berlin.
- KOHLI Martin (1985), "Die Institutionalisierung des Lebenslaufs", *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 37, 1-29.
- KOHLI Martin (1985), "Social Organization and Subjective Construction of Life Stages", in SOERENSEN A. et al., Ed., *Human Development: Interdisciplinary Perspectives*, Hillsdale, New Jersey.

- LEFAUCHEUR Nadine (1982), "De la Diffusion (et) des (nouveaux) modèles familiaux et sexuels", *Recherches économiques et sociales. Nouvelle série*, 2, 41-60.
- LE GOFF Jacques (1979), "Les marginaux dans l'Occident médiéval", in *Les marginaux et les exclus dans l'histoire*, Union générale d'Editions, 10/18, Cahiers Jussieu.
- LENOIR Rémi (1985), "L'effondrement des bases sociales du familialisme", *Actes de la recherche en sciences sociales*, No 57-58, 69-88.
- MARINI Margaret (1978), "Transition to Adulthood", *American Sociological Review*, 43, 483-507.
- MELUCCI Alberto (1984), *Altri Codici. Aree di movimento nella metropoli*, Il Mulino, Bologna.
- MEYER John (1985), "The Self and Life Course : Institutionalization and its Effects", in SOERENSEN A. et al., Ed., *Human Development: Interdisciplinary Perspectives*, Hillsdale, New Jersey.
- MODELL John et al. (1978), "Sozialer Wandel und Uebergänge ins Erwachsenenalter", in KOHLI Martin, Ed., *Soziologie des Lebenslaufes*, Luchterhand, Darmstadt.
- "Mouvements de jeunes en Suisse : thèses et antithèses", *Revue suisse de sociologie*, X/1(1984), 125-286, (Atelier).
- PIALOUX Michel (1979), "Jeunes sans avenir et travail intérimaire", *Actes de la recherche en sciences sociales*, No 26-27, 19-47.
- PITROU Agnès (1978), *La vie précaire. Des familles face à leurs difficultés*, Caisse Nationale des Allocations Familiales, Paris.
- PITROU Agnès (1978), *Vivre sans famille ? Les solidarités familiales dans le monde d'aujourd'hui*, Privat, Toulouse.
- RICOEUR Paul (1985), "Les philosophes et l'éducation", *Le Monde de l'Education*, juillet-août, 16-17.
- SMELSER Neil & ERIKSON Erik (1980), *Themes of Work and Love in Adulthood*, University of California Press, Berkeley.
- THEVENOT Laurent (1979), "Une jeunesse difficile. Les fonctions sociales du flou et de la rigueur dans les classements", *Actes de la recherche en sciences sociales*, No 26-27, 3-18.
- VINCENT Bernard (1979), "Présentation", in *Les marginaux et les exclus dans l'histoire*, Union Générale d'Editions, Paris, 10/18, Cahiers Jussieu.
- WINSBOROUGH Halliman (1979) "Changes in the transition to Adulthood", in RILEY M., Ed., *Aging from Birth to Death: Interdisciplinary Perspectives*, Boulder, Colorado.